

Casamayor



L'idole et le citoyen



Gallimard

À Maurice Grimaud

« C'est quand la luxuriance de la vie s'appauvrit que montrent le bout du nez, enhardis, les faiseurs de plans et les techniciens à épure ; après quoi vient le moment où il ne reste plus qu'à appauvrir la vie davantage encore pour en désencombrer la planification. »

Julien Gracq

La tempête et le fil à plomb

« Un homme qui observe une horloge de l'heure 5 à l'heure 55, ne sait pas qu'elle sonne les heures, ne peut pas le deviner. »

Paul Valéry

A la tempête le fil à plomb ne peut pas grand-chose. La tempête c'est la violence, c'est le crime. Mais il y a bien d'autres tempêtes qui creusent plus profond les flots, qui ravagent plus loin les continents, qui dépouillent, stérilisent, dessèchent des nations entières, ces vastes fronts de haine, de sectarisme, de racisme qui avancent comme des feux de brousse à l'échelle de la planète. Le crime, dans la société, nous n'en voyons qu'une dépouille laissée comme une trace par le flux des siècles. Ce serait tomber dans un piège que de s'en tenir là, de s'y fixer. Il ne mérite même plus la curiosité de l'archéologue. Point n'est besoin d'en reconstituer patiemment les membres épars, ce n'est pas un squelette compliqué à reconnaître en partant d'un os. C'est un organisme primitif, élémentaire, une amibe sociologique et vénéneuse. Quand la Justice le poursuit, elle n'est qu'une belle femme un peu pressée, un peu dévêtue qui galope après quelque Caïn aux traits ravagés. Pauvre Caïn, lourd de sa peine dans le cœur, bientôt

paralysé, coincé entre sa conscience infatigable qui répète toujours la même chose et son châtement qui ne vient pas, menace éternelle. Comme tout cela est loin. La scène a changé, décor, texte, personnages. Qui craint l'assassin comme le grand méchant loup ? Personne. Qui en parle constamment ? Tout le monde. Joie du nouvelliste, pratique du législateur, raison d'être de l'éducateur, excuse du policier, on n'en finit plus d'énumérer les quiproquos et les paradoxes. Alors que les crimes majeurs sont d'affamer les populations, de décourager la jeunesse, de tromper, de corrompre, de spéculer, d'exploiter. Ce n'est plus seulement le « bois d'ébène », manne des traitants d'autrefois et encore de ceux d'aujourd'hui mais le bois « blanc » ou jaune ou rouge et même plus le vrai bois mais cet aggloméré fait de sciures, d'infimes parcelles humidifiées, comprimées, « contraintes » comme on le dit du béton, parcelles d'hommes ou plutôt hommes parcellisés, écartelés en douceur par des consignes patientes et subtiles à qui rien n'est interdit aussi sévèrement que de recoller leurs morceaux. C'est ce qu'il faut faire, recoller les morceaux, « constater » les hommes comme l'on constate des évidences avec la volonté supplémentaire de les amener à se constater eux-mêmes, à retrouver leur identité et leur véritable dimension face à des institutions qui ne sont jamais que des mécanismes, qui ne s'arrêtent pas comme des automates quand leur ressort est détendu mais qui s'agitent sans fin comme si le temps n'avait pas de

prise sur eux. Ce ne sont point des jouets, qu'on peut retirer, abandonner, briser. Il n'est pas de société qui n'ait d'institutions et si la société n'est pas sage, loin de lui ôter ses institutions on lui en impose davantage sans même se poser la question de savoir pourquoi elle manque de sagesse.

S'il est un écrivain qu'il ne faut pas citer brièvement c'est bien Julien Gracq. Il écrit : « Il ne serait pas sans conséquence de se demander pourquoi, dans ce procès depuis si longtemps ouvert entre la parole et l'image, les grandes religions monothéistes Israël comme l'Islam, ont jeté les images au feu et n'ont gardé que les livres. La parole est éveil, appel au dépassement ; la figure figement, fascination. Le livre ouvre un lointain à la vie que l'image envoûte et immobilise. L'une, de façon plus ou moins nette renvoie invariablement à l'immanence, l'autre à la transcendance. » A ceci près qu'il donne au livre et à la parole à peu près la même fonction, le rapprochement, pour mieux en suivre les conséquences divergentes, entre le livre et l'image, donne une belle leçon à tous les sociologues attentifs aux institutions. Dans la Grèce antique il n'y a pas de Dieu-Juge, les juges, ces subalternes, sont aux Enfers. On ne juge pas, on condamne, couramment à mort. La civilisation est esthétique, elle dispose les actes et leurs sanctions comme sur un tableau les ombres et la lumière, elle en dessine les contours comme on sculpte une statue. En Judée, on juge beaucoup, imitant Dieu, le

Casamayor

L'idole et le citoyen

A-t-on encore besoin de la Justice? Et de laquelle? Casamayor met en cause l'idole régnant en France depuis si longtemps, écarte les sacro-saints principes et usages, pour soutenir l'opinion de plus en plus répandue qui demande une justice désacralisée et reconstruite selon les exigences du monde moderne.

Cette institution doit répondre aux difficultés qui se présentent au jour le jour. Elle ne doit pas demander un chèque en blanc, un acte de foi. Les citoyens ne sont pas des fidèles, ils sont des usagers conscients de leurs besoins. Hommes du XX^e siècle, ils ont payé cher pour des illusions et des apparences trompeuses.

Des apparences, la Justice a fait un abus évident. Ce livre montre que ce n'est plus nécessaire.

